

de M U S É E S en galeries

PAR LYDIA HARAMBOURG

Paris (75)

Béatrice Casadesus la peinture incarnée par la lumière

Béatrice Casadesus peint ce qui ne peut se décrire et encore moins ce qui se retient. L'espace, la lumière, la sensation de leur vision fugitive, toujours en fuite, ne cessent de la



Béatrice Casadesus :
Empreintes, 2002,
acrylique/papier népalais
(galerie
Jean-Jacques Dutko)

convaincre du leurre qu'est le sujet en peinture. C'est bien d'illusion qu'il s'agit, puisque le sujet joue sur l'apparition et la disparition. Ce qui l'intéresse, c'est le sujet en tant que médium de disparition. Dans ses œuvres, ce qu'elle met en abîme c'est sa capacité d'échange entre la profondeur de champ qui ne peut rien recevoir d'autre que lui-même et le filtre de notre regard. Que voyons-nous ? Des peintures offrant une surface sans bords, sur laquelle joue une myriade de nuances colorées aux vibrations infinies et mouvantes, quasi musicales. Une peinture comme en apesanteur et qui cependant a réussi à piéger l'essentiel, la graduation de la lumière, son évanescence, l'instabilité du passage chromatique qui suscite en nous l'approche et le recul. Nous assistons à la mue de la peinture, à son passage dans l'espace et devenons partie prenante de cette projection. L'ivresse lumineuse en est la récompense. La lumière filtre la peinture.

Béatrice Casadesus s'exprime avec pudeur et une humilité qui lui a fait inventer ses propres outils. Délaissant le pinceau, elle imagine une technique afin de parvenir à la globalité de l'espace. Elle recourt à une grille dont la superposition entraîne une interaction entre support et matière. Selon le geste et le hasard de l'empâtement plus ou moins onctueux, le travail, par couches de couleurs imprégnant le support, déclenche un glacis, une surimpression opaque ou une transparence, toujours inattendus.

Un détour par la sculpture, à ses débuts, l'a libérée du tracé alors qu'un long apprentissage du regard la rapprochait de Vinci, de Turner, de della Francesca chez lesquels elle observe une volonté d'abstraire, identique à la sienne pour parvenir à une vibration exceptionnelle de la lumière qu'elle retrouve dans l'or des temples de Kyoto, de Pagan comme dans les églises baroques de Prague, de Vienne, de Venise et de Naples. Mais c'est chez Seurat qu'elle fait l'expérience du point par lequel le sujet disparaît. Un point instable et poudreux comme l'est la lumière, inconsistante, diaphane. Sur la surface ainsi

apprivoisée, les couleurs sont des moires en constante transformation sur ces papiers népalais, japonais, ces « intissés » comme elle les nomme, qui absorbent et réfléchissent la lumière pénétrée par la couleur et vice-versa. Parallèlement, la sérigraphie lui permet d'atteindre par des moyens similaires d'absorption lumineuse, la globalité de la peinture.

Atelier Bonaparte, Jean-Jacques Dutko, 11 rue Bonaparte, VI^e. Jusqu'au 5 février. Éric Seydoux, Éditions d'artistes contemporains en sérigraphie, 6 rue de l'Abbé-Carton, XIV^e. Jusqu'au 18 février. Sur RV 01 45 43 16 46.

Honorée Daburon :
Le Petit ange qui rentra
2004, 2004, cire et papier
(galerie Votava)